

sions. Chaque fois que Roland se penchait pour l'embrasser, que Catherine lui serrait la main, il souriait encore, comme un enfant aux caresses des parents qui l'endorment ; et après la vie si dure, si agitée, c'était une douce fin, étonnamment douce, épandant sur chacun une piété navrée, cruelle et apaisante à la fois. A peine si, de peur de troubler inutilement ce recueillement suprême, Roland et Catherine osaient, d'un coup d'œil, échanger leur pensée identique.

A une horloge, minuit sonna, puis à la pendule de la chambre, et la même impression lugubre les traversa tous deux. C'était le dernier jour d'Alexandre qui finissait. Du jour suivant, il ne verrait pas même l'aube.

Maintenant les minutes de cette nuit doufourcausa leur semblaient trop courtes, et ils les comptaient, ils les vivaient, avec toute l'intensité possible d'attention, pour n'en rien perdre, le regard et l'oreille aux aguets, notant tout, une ombre, une nuance, un souffle, eux-mêmes immobiles, muets, paralysés dans la contemplation.

Soudain, près d'eux, un mouvement léger se fit, un chuchotement s'éleva, et ils eurent encore le même irraisonnement, la même appréhension de Jouleur.

La religieuse venait de s'agenouiller. Dans son livre recouvert d'étoffe noire, à demi-voix, elle lisait quelque chose.

Ils avaient compris que l'heure était venue des dernières prières, et leurs regards se reportaient sur Kournine.

Ses yeux s'étaient enfoncés, son souffle devenait à peine perceptible.

Roland se courbait sur lui :

— Sacha ! tu m'entends ?

Sacha l'entendit encore, lui répondit même ; comme s'il eût compris, lui aussi, l'avertissement, et qu'au moment du départ il eût fait un dernier effort pour retrouver et pour dire

une chose oubliée, il murmurait confusément :

— Tu es aimé, toi !

Ce furent du moins les mots que Roland crut saisir, sans en démêler le sens incomplet, obscur, affectueux sûrement. Le corps était insensibilisé déjà et l'intelligence éteinte, que le cœur d'Alexandre survivait encore, ce pauvre cœur si faible, si tendre, qui avait été sa perte, qui allait devenir son salut.

Il avait essayé de tourner la tête du côté de Catherine ; ses lèvres se tendaient un peu.

A son tour, Catherine s'était penchée vers lui. Ce baiser qu'il avait demandé tantôt, ce baiser d'une honnête femme, la suprême absorption, il le recevait, doux, fraternel, purifiant.

Et, comme Roland avait eu la dernière parole, ce fut Catherine qui eut le dernier sourire...

.....

Ils demeuraient là, encore, perdus en ce tourbillon d'idées indécisées que jette dans la vie le spectacle de la mort, saisis de ce respect semblable à un culte, dont ce auréole les irrépassés. Roland n'avait pas prononcé un mot, pas levé les yeux, mais, à cette absorption de son être entier on pouvait deviner l'intensité de la douleur : douleur d'ami, de frère presque de père, car il avait été tout cela ; tous les sentiments qu'un homme peut vouer à un autre homme. Il les avait eus pour ce compagnon de toujours, cet enfant docile qui l'invokait comme un protecteur, le regardait comme un dieu. C'étaient trente ans de sa vie, une partie de lui-même détachés, arrachés, et, tout à l'angoisse se sacrée de cet horrible déchirement il eut un sursaut de révolte quand brutalement, une intervention extérieure vint l'en distraire.

Soudain, la maison endormie semblait se réveiller. D'abord le roulement d'une voiture s'arrêtant devant